

UN MYSTÈRE DE NOËL RACONTÉ À SIX VOIX

Isabelle Alexis, Tonie Behar, Adèle Bréau,
Sophie Rouvier, Julien Sandrel, Marie Vareille

Dead & bReaKfast

6 auteurs
1 roman




CHARLESTON

Six romanciers unissent leurs talents pour écrire le mystère de Noël parfait ! Vous allez adorer.

À l'approche des fêtes de fin d'année, Henry Woodbury réunit toute sa famille au Grand Hôtel Bellevue, à Londres, pour un Noël qu'il promet inoubliable. À soixante-douze ans, le patriarche récemment devenu veuf a une grande annonce à faire, convaincu qu'elle fera le bonheur de tous. Mais les réactions ne seront pas celles qu'il attend. Entre jalousies, rancœurs et secrets, les tensions explosent au sein du clan Woodbury, qui n'est pas au bout de ses surprises... Le matin du 26 décembre, les festivités prennent une tournure tragique lorsqu'un cadavre est retrouvé sur le perron de l'hôtel. Quelqu'un voudrait-il la peau des Woodbury ?

Le nouveau roman collectif de la Team RomCom nous plonge dans un huis clos familial délicieusement rocambolesque, teinté d'humour noir *so British*, pour passer des fêtes mémorables.

ISBN: 978-2-38529-569-1



9 782385 295691

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr



DEAD & BREAKFAST

De la Team RomCom, aux éditions Charleston :

Mort au château, 2025

Le Grand Hôtel du Val des neiges, 2023

Petits réveillons entre amis, 2021

Noël actually, 2020

Noël et préjugés, 2019

Y aura-t-il trop de neige à Noël ?, 2017

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-569-1

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

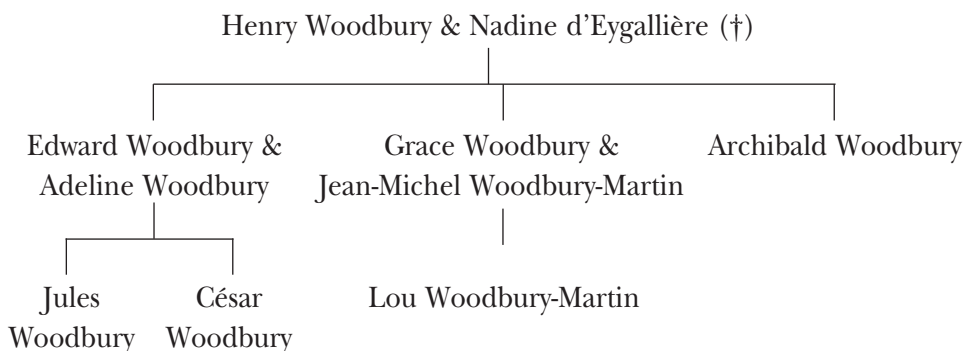
Isabelle Alexis, Tonie Behar, Adèle Bréau,
Sophie Rouvier, Julien Sandrel, Marie Vareille

DEAD & BREAKFAST

Roman



La famille Woodbury



Personnages, par ordre d'apparition

Adeline Woodbury
Chloé Coton, baby-sitter
Lou Woodbury-Martin
Charlotte Johnson, galeriste
Henry Woodbury
Daisy Brown, *Christmas* planneuse

Julien Sandrel
Isabelle Alexis
Sophie Rouvier
Tonie Behar
Adèle Bréau
Marie Vareille

PROLOGUE

26 décembre – 9 heures

SUSAN DÉPOSE UNE NOUVELLE POÊLÉE d'œufs brouillés crémeux, préparés minute par le chef, pour réapprovisionner le somptueux buffet du breakfast. Les Woodbury et leur suite ne sont que douze, mais depuis le début du séjour, ils engloutissent les petits déjeuners comme une armée affamée. Tout en remplaçant la carafe de jus d'orange fraîchement pressé, elle nettoie les miettes semées autour du grillet-pain avec l'efficacité discrète des employés de palace invisibles aux yeux des clients.

Les scones chauds et le thé à la cannelle embaument l'élégante salle à manger, décorée de guirlandes de sapin entremêlées de rubans rouges et de branches de houx. En cette matinée glacée du 26 décembre, la privatisation du Grand Hôtel Bellevue par cette tribu d'aristocrates touche enfin à sa fin. Invitée par

sir Henry Woodbury, toute la famille est venue passer Noël dans ce luxueux hôtel face à Norfolk Square. En début d'après-midi, ils décamperont tous et, franchement, pense Susan, ce ne sera pas du luxe. Jamais elle n'aurait imaginé que s'occuper d'une petite douzaine de personnes représenterait autant de travail que lorsque les soixante chambres de l'hôtel étaient occupées.

C'est l'effet « Woodbury : tout est permis ».

Les enfants jouent dans un coin avec les montagnes de cadeaux reçus la veille – de quoi ouvrir un magasin de jouets entier, de l'avis de Susan – pendant que les adultes, apprêtés comme pour un mariage royal, réussissent l'exploit de dévorer des quantités indécentes de nourriture sans tâcher ni froisser leurs vêtements... sans compter ceux qui ont déjà remplacé le *breakfast tea* par du champagne. Ce n'est pas à son Robbie que ça arriverait, lui qui ne peut manger une frite sans maculer sa chemise de mayonnaise. Susan se dit que ce doit être le résultat de plusieurs siècles d'évolution aristocratique. Chez les Woodbury, même l'ado avec son piercing dans le nez a l'air d'être de la haute.

Susan remarque que quelqu'un a renversé du jus de fruits près de la porte-fenêtre qui donne sur la cour arrière et retourne en cuisine, dans un soupir résigné, chercher un seau et une serpillière. Mais lorsqu'elle revient et se penche pour nettoyer, elle comprend que le liquide ne vient pas de la salle.

Le filet rougeâtre s'écoule depuis l'extérieur.

Fronçant les sourcils, elle ouvre la porte dont les hautes fenêtres sont embuées par le froid londonien, en espérant que personne ne se plaindra des courants d'air. Un hurlement lui échappe alors, si aigu qu'il semble réveiller tous les fantômes du Grand Hôtel Bellevue.

Hébétée, Susan met instinctivement ses mains devant ses yeux pour ne plus voir l'horrible image. Un corps humain disloqué est étalé face contre terre, sur le teck détrempe de la terrasse de la cour.

DEUX JOURS PLUS TÔT

24 décembre

ADELINE

UNE FOIS ENCORE, Adeline n'avait pas réussi à lui dire non.

C'était pourtant déraisonnable, ils allaient tous finir par attraper la mort – ce qui serait bien dommage, la veille de Noël. Mais quelques instants après que la voiture était entrée dans Londres, Edward avait regardé les jumeaux dans le rétroviseur et leur avait lancé :

— Ça vous dirait qu'on enlève le toit de la voiture ?

Adeline avait protesté, bien sûr, mais cela faisait bien longtemps que son avis ne comptait plus pour son mari. Avait-il déjà compté, d'ailleurs ? Edward Woodbury prenait les décisions pour deux, argumenter ne servait à rien, en règle générale.

À l'arrière de la Jaguar décapotable, les garçons avaient poussé des cris de joie et, quelques secondes plus tard, le froid glacial de la capitale britannique avait figé le visage d'Adeline – pas besoin de Botox quand on a un mari qui vous offre une cryogénisation gratuite.

Les petits sont à deux doigts de se transformer en clones d'Olaf, le bonhomme de neige de ce Disney qu'ils regardent en boucle et qui donne à Adeline des envies de meurtre, tant la chanson de l'héroïne libérée-délivrée est horripilante... Toujours est-il que, depuis un quart d'heure, ils sont tout simplement euphoriques. Adeline grelotte, ses longs cheveux roux ne sont plus qu'un amas informe de nœuds qui lui fouettent les joues, mais le GPS indique qu'ils parviendront à destination d'ici dix minutes, et le bonheur de ses deux petits bouts lui réchauffe le cœur, à défaut du reste. Alors Adeline prend sur elle, comme toujours.

Emmitouflée dans son écharpe hors de prix, elle reste silencieuse. Même si un feu violent gronde en elle depuis quelques mois, elle ne s'oppose que rarement à son mari. Question d'habitude. L'asymétrie dans leur couple date du début de leur histoire et, après quinze ans de vie commune, il lui semble illusoire d'imaginer pouvoir changer un quelconque comportement d'Edward.

Leur première rencontre avait eu lieu dans un bar du Vieux-Nice. Adeline était venue fêter l'enterrement de vie de jeune fille de sa collègue Marion. Toutes deux avaient débuté leur carrière d'institutrice la même année, dans la même école primaire, cela avait créé des liens forts. Enfin, pas si forts, au final, puisqu'elles s'étaient perdues de vue depuis des années maintenant, les vies de l'une et l'autre ayant pris des directions diamétralement opposées. Marion avait épousé un ouvrier, militant communiste, quand Adeline s'était unie à Edward, issu d'une riche famille aristocratique bien déterminée à conserver ses privilèges. Adeline était d'origine modeste. Elle se demandait parfois comment elle avait pu abandonner ses propres valeurs... mais cette pensée s'évanouissait souvent dans le faste de son train de vie.

Le jour de leur rencontre, Ed était seul, il buvait une bière au comptoir de ce Bar des Amis sur lequel leur petit groupe de filles avait jeté son dévolu. La future mariée, affublée d'un costume de soubrette coquine, avait pour mission de se faire payer un verre par la cible masculine que le reste de la troupe lui désignerait. C'était tombé sur Ed. Il s'était prêté au jeu avec humour... et générosité, puisqu'il avait fini par s'attabler avec elles et payer plusieurs tournées. Adeline lui avait tout de suite trouvé beaucoup de charme, avec son costume de luxe qui jurait délicieusement dans ce troquet niçois. *Une allure de lord distingué*, avait-elle songé avant même de savoir qu'il était lui-même à moitié anglais. Ed s'était assis à côté d'elle, l'avait ostensiblement draguée, et Marion n'avait cessé de distribuer des coups de coude à son amie pour l'inciter à revoir ce prince charmant. À l'époque, Adeline avait vingt-sept ans, Ed en avait dix de plus, une chevelure noire bouclée dont on peine aujourd'hui à imaginer qu'elle ait pu exister, un sourire ravageur – d'aucuns diraient carnassier, mais Adeline l'aimait, ce sourire de publicité pour dentifrice blancheur. Et puis... elle croyait aux signes, et Ed aussi : c'était ce qu'il lui avait dit, quand il avait appris que l'établissement dans lequel elle exerçait son métier de professeuse des écoles était situé... rue d'Angleterre. « Il n'y a pas de hasard, seulement le destin. » Cette phrase, susurrée dans le creux de son oreille au moment de se quitter ce soir-là, était exactement celle que les parents d'Adeline – paix à leur âme – n'avaient cessé de répéter tout au long de leur vie. Alors l'entendre dans la bouche d'Edward... Adeline y avait vu une intervention presque mystique. Et une confirmation que cette rencontre était appelée à compter dans sa vie.

Adeline n'avait jamais roulé sur l'or : ses deux parents, hélas décédés dans un tragique accident de la route quelques années avant sa rencontre avec Ed, avaient tenu toute leur vie une boulangerie-pâtisserie à Pégomas, dans l'arrière-pays niçois. Alors les rendez-vous avec Ed avaient eu un goût d'inédit. Il faut dire qu'il lui avait sorti le grand jeu. C'était la première fois qu'un homme prenait soin d'elle de la sorte, la première fois qu'on la choyait autant. Escapades à Monaco et Menton dans des lieux qu'elle n'avait jamais imaginé fréquenter un jour – entre casinos, restaurants étoilés et plages privées –, balades dans des voitures de collection plus incroyables les unes que les autres, invitations à la soirée d'ouverture du festival de Cannes... Rien n'était trop beau pour sa douce, qui avait succombé dès le deuxième soir. Adeline était subjuguée par l'aura de ce gentleman qui l'avait très vite demandée en mariage. Elle, la fille de boulanger, allait épouser l'aîné des Woodbury, une famille pour qui l'argent n'était jamais un problème, Adeline l'avait vite compris. Comme elle avait compris, quelques années plus tard, que ce mariage faisait aussi partie des conditions imposées par Henry et Nadine, les parents d'Edward : pour qu'ils acceptent de soutenir financièrement Edward dans ses projets, il fallait d'abord qu'il se range. Et des projets, Edward en avait lancé des dizaines au fil des années. Restaurants, applications, cryptomonnaies, salles de sport connectées, vodka bio premium... Il appelait ça des « opportunités ». Ses détracteurs – au premier rang desquels son père – parlaient plutôt d'hémorragie financière chronique. Henry avait d'ailleurs fini par lui couper les vivres, il y a quelques années déjà.

« J'en ai assez de te voir engloutir des millions. À partir de maintenant, tu vas devoir te débrouiller tout seul ! » Voilà ce qu'avait rugi le patriarche, dans son immense bureau

de La Castide, le domaine viticole et oléicole que la famille exploitait depuis toujours. Mais c'était sans compter sur l'amour inconditionnel que Nadine portait à son aîné. En secret, elle avait continué à financer les aventures d'Ed et son train de vie. Avec une régularité de métronome, Nadine avait discrètement renfloué les comptes de son fils. Après tout, autant l'empire financier de Henry était le sien, autant La Castide appartenait à sa famille à elle. Henry n'intervenait que rarement dans sa gestion, et l'entreprise était florissante.

Avec ses sautes d'humeur et ses comportements patriarcaux dignes d'une caricature, Henry est clivant. Nadine, en revanche, a toujours été adorée de tous les membres de la famille. Dont Adeline. Depuis la mort de sa mère, Ed est privé de ressources stables. Sa dernière entreprise en date a mis la clé sous la porte il y a peu, après seulement douze mois d'existence. Adeline sait que la situation financière de son mari est désormais critique, mais dès qu'elle lui pose des questions, il la rassure en riant... et continue de dépenser comme si de rien n'était. C'est le cas avec cette Jaguar vintage achetée en hypothéquant ses bureaux niçois.

« Je veux montrer à mon père que je m'en sors parfaitement sans lui. Et puis... s'il nous réunit tous à Londres dans un hôtel de luxe, c'est parce qu'il va enfin être question de notre héritage, j'en suis certain. Cette fois, je ne repartirai pas les mains vides. »

Ed avait fait cette confidence à Adeline avec un large sourire satisfait il y a quelques jours. Le même sourire qu'il arbore au moment où la voiture longe Hyde Park à toute vitesse. Le vent s'engouffre dans ses cheveux, Adeline a l'impression d'avoir traversé l'équivalent d'un parc éolien entier. Elle regrette tellement de ne pas avoir su imposer à Ed de prendre l'Eurostar ! Nice-Londres

en voiture, c'est long, c'est épuisant... d'autant plus que les jumeaux ont vomi tous les deux, à bord du ferry Calais-Douvres... le trajet de l'horreur. Mais Ed voulait montrer sa Jaguar coûte que coûte, et Adeline n'avait pas osé suggérer que les enfants et elle prennent le train et qu'Ed les récupère à la gare de Saint Pancras pour les derniers kilomètres.

En réalité, étant donné le coup qu'elle s'apprête à porter à Edward d'ici quelques jours, elle préfère le ménager. Éviter, surtout, qu'il ne se pose trop de questions.

En attendant le moment de frapper, elle continue donc à jouer l'épouse docile.

Il est essentiel qu'Edward ne voie rien venir.

CHLOÉ

CHLOÉ FERME LES YEUX et inspire doucement par le nez. Il faut qu'elle reste focus. Or, depuis une heure, ses pensées partent dans tous les sens, tel un feu d'artifice d'anxiétés plus ou moins importantes. Par la fenêtre, elle ne perçoit que l'obscurité qui défile à vive allure. À l'idée qu'elle est dans un tunnel sous la Manche, son tee-shirt est trempé et lui fait comme une deuxième peau. Son cœur bat plus vite, elle a la sensation d'avoir une brique dans l'estomac. Sa main droite enserre machinalement le petit éléphant en argent qu'elle porte autour du cou.

Reste focus...

Elle est pourtant bien installée dans ce wagon première de l'Eurostar. Elle expire doucement et observe son reflet dans la vitre sombre à côté d'elle. D'une main, elle ébouriffe un peu ses cheveux qui retombent en carré autour de son visage anguleux. Elle pourrait se trouver jolie, du haut de ses trente-deux ans, mais chaque miroir ou ce qui s'en rapproche lui fait l'effet d'un tribunal.

Aujourd'hui, la note du greffier lui envoie : « Peut mieux faire ! Grande pâleur, où est le fond de teint ? La poudre ? » Elle ferme de nouveau les yeux pour inspirer discrètement. Et toujours ce mot encore, ce redoublement syllabique qui vient heurter son cortex cérébral : nounou. À la dernière minute, Chloé a été engagée par une grande famille franco-anglaise pour s'occuper des enfants. Deux jumeaux de sept ans. Elle reprend son portable dans son sac. La mère, Adeline Woodbury, ne lui a pas laissé de nouveau message. Chloé relit les derniers textos échangés avec la maman débordée.

C'est formidable que vous ayez été disponible pour la période de Noël ! Et pour partir à Londres, en plus ! Quelle chance j'ai eue de vous trouver ! Vous n'aviez rien de prévu, vraiment ?

Rien.

Pas de réveillon en famille ? (Ou amis ?)

Parents décédés. Pas de mari et pas d'enfants.
Libre comme l'air.

Je vous envie.

Leur dernière conversation s'est arrêtée là. Chloé n'a pas su quoi répondre à ce commentaire un peu maladroit, même si elle se doute qu'Adeline n'est pas méchante. Mais comment enchaîner après ça ? Envoyer une émoticône qui rigole, c'est peut-être un peu familier à ce stade, même si elles ont beaucoup communiqué. Chez Adeline, les mondanités et bonnes manières

dans lesquelles elle baigne ne doivent pas étouffer sa personnalité ou ce qu'elle a envie de dire. La semaine dernière, sur Instagram, la maman a posté une photo de ses « *twin boys* », comme elle dit. Ses followers enthousiastes ont liké en force, envoyant plein de petits cœurs rouges et de commentaires du style « Les jumeaux, c'est double dose d'amour ! ».

Adeline a juste répondu : « En ce moment, c'est double dose de conneries ! »

Son portable en main, Chloé s'attarde sur la photo des deux blondinets aux yeux rieurs. En polos identiques bleu marine, bras sur l'épaule de l'autre, ils ont des regards qui laissent percevoir juste ce qu'il faut d'insolence et de confiance pour vous indiquer leur position sociale. *Ces deux-là semblent avoir bien compris qu'ils ne sont pas en bas de l'échelle*, ne peut s'empêcher de penser Chloé.

À leur décharge, faut dire qu'ils s'appellent Jules et César.

LOU

LOU REFERME LA PORTE DES TOILETTES de l'Eurostar derrière elle et reste immobile devant le miroir minuscule, observant son reflet avec concentration. Elle repense aux recommandations de sa mère. Comme si un simple trait d'eye-liner pouvait déséquilibrer l'équilibre familial du séjour... Le train file sous la Manche dans un grondement régulier, métallique, presque apaisant, et malgré le manque de sommeil, elle se sent plutôt heureuse d'être là. Londres à Noël, le Grand Hôtel Bellevue, ses jeunes cousins, les repas qui traînent, les promenades dans une ville illuminée qu'elle ne connaît pas à cette période de l'année... Franchement, ça s'annonce plutôt bien !

Ce qui la tracasse, en réalité, c'est la conversation qui finira forcément par arriver à un moment ou un autre : « Alors, cette prépa ? »

Cette simple phrase possède déjà le pouvoir de lui contracter l'estomac.

Parce qu'elle ne sait toujours pas comment annoncer à son grand-père Henry – ni à ses oncles, d'ailleurs – qu'elle a quitté Janson de Sailly après à peine deux mois de cours pour revenir à La Castide. Elle est désormais certaine que son avenir est lié à ce lieu qu'elle aime tant. Oui, elle est au clair avec ses envies : elle veut désormais construire quelque chose là-bas et pas dans une salle de concours éclairée au néon à Paris.

Le problème, c'est que Henry appartient à cette génération d'hommes pour qui les études prestigieuses tiennent presque lieu de religion. Chez lui, les diplômes ne servent pas seulement à travailler, mais également à prouver qu'on mérite d'exister à proximité de son nom de famille, de se faire un prénom.

Dans ce contexte, annoncer qu'on abandonne une prépa scientifique après deux mois pour apprendre la viticulture auprès de Georges, l'intendant du domaine, risque de produire un léger flottement au moment du foie gras...

Lou revient à son reflet qui s'impatiente. Sa mère, donc, lui a demandé d'y aller doucement sur le maquillage. Comme si, d'ordinaire, elle s'apprêtait pour monter sur scène avec un groupe de métal sataniste...

« Chez les Woodbury, un peu trop d'eye-liner et on croit immédiatement que tu pratiques des rituels dans une forêt », a soupiré Grace en préparant sa valise.

Lou a promis de faire un effort et a même glissé dans son sac une robe rouge relativement sobre entre ses éternelles fringues noires, ce qui représente déjà une concession diplomatique majeure. Ses Dr Martens, elles, sont restées à La Castide. En revanche, le piercing au nez, ça, c'est non négociable. Il lui semble important, à dix-neuf ans, de conserver au moins un territoire d'indépendance symbolique.

Elle s'approche du miroir, farde ses paupières et ourle ses lèvres d'un bordeaux sombre. Ses longs cheveux bruns encadrent son visage pâle.

Pendant les deux mois passés à Janson, elle a parfois eu la sensation très nette que son âme quittait discrètement son corps entre deux exercices de mathématiques appliquées. Les autres parlaient de classements, le regard fiévreux de traders sous cocaïne, tout le monde semblait enthousiaste à l'idée de dormir quatre heures par nuit et considérait l'épuisement nerveux comme une preuve de supériorité intellectuelle. Elle a dépéri au fil des jours, perdu plusieurs kilos en même temps qu'une certaine foi en l'humanité. Depuis qu'elle est revenue à La Castide, en revanche, elle va beaucoup mieux. Comme si son cerveau avait simplement cessé de se défendre contre une existence qui n'était pas faite pour elle.

Pendant quelques secondes, elle hésite malgré tout devant son reflet et porte machinalement les doigts au petit anneau argenté. L'enlever simplifierait les choses... Elle éviterait le froncement de sourcils de son grand-père Henry, les regards pesants de ses oncles, autrement dit cette façon qu'a la bourgeoisie cultivée de vous faire sentir légèrement décevante sans jamais formuler clairement le moindre reproche. Chez les Woodbury, on ne critique pas frontalement ; ce serait atrocement vulgaire. Non. On se contente de produire autour de vous une atmosphère de désolation morale.

Mais depuis qu'elle a abandonné la prépa, quelque chose en elle a changé. Le regard des autres a moins de prise sur elle. Elle éprouve une espèce de détachement nouveau. C'est décidé : elle laissera son piercing en place, que cela plaise ou non à sa grande famille.